



LES MOYENS DU BORD

Manufacture des Tabacs  
Cour des artistes • 41 quai du Léon  
29 600 Morlaix • 02 98 88 25 62  
lesmoyensdubord.mdb@gmail.com  
<http://lesmoyensdubord.free.fr>

# Arborescence

Antoine Ronco

Exposition

1<sup>er</sup> > 30 juin 2013

Vernissage

Samedi 1<sup>er</sup> juin à 18h30

## COMMUNIQUÉ DE PRESSE

*Pour l'exposition Arborescence, Antoine Ronco présente de dessins créés lors d'une résidence aux Jardins Solidaires de Morlaix pour la Fête de la Bretagne.*

Durant plusieurs séjours à Morlaix, l'artiste s'est installé devant quelques parcelles, en a saisi des détails et complète ainsi sa série des potagers amorcée à Bazouges la Pérouse, en Ile et Vilaine. Ses grands dessins sur papier témoignent de sa démarche et de « sa quête exploratoire du paysage, entre ordre et chaos, lisibilité et illisibilité, présence et absence de l'humain ».

Pour l'occasion, deux sérigraphies issues de ce séjour morlaisien seront co-éditées par Les Moyens du Bord.

A l'étage, un assemblage de dessins au stylo, représentation d'espaces intérieurs proliférant, compléteront la découverte de son travail.

**Entrée libre**

**Du mercredi au dimanche 14h30 > 18h30**

**Le jeudi 12h > 18h30**

**Accueil de groupes et scolaires sur RDV**

**Stationnement pour les personnes à mobilité réduite à 20 mètres (accès parking de l'IUT)**

**Durant l'exposition le samedi 15 juin :**  
*J. P. Brugale, de la Sté Sphère Inter et responsable de l'aménagement des loges des artistes des Vieilles Charrues, cède au profit de la Fanfare "Train Fatal" pour son tour d'Europe en juillet 2013, le mobilier et objets qui agrémentaient ces loges. Venez nombreux, pour acquérir le miroir de Vanessa Paradis, le tabouret de M ou la banquette de Lou Reed... Exposition le samedi 15 juin 2013 aux Moyens du Bord à partir de 14h30 suivie d'une vente à 18h30 et d'une soirée avec la Fanfare "Train Fatal".*



© Installation Antoine Ronco au Jardin Solidaire, MDB, 2013



© Atelier sérigraphie d'Antoine pendant la Fête au Jardin, MDB, 2013

### Où se cueille l'étrange

“J’essaie de montrer une réalité que personne ne voit. Non pas des choses qui n’existent pas, mais des choses invisibles. Peu m’importe qu’elles soient vraies ou fausses, ce qui compte, c’est la manière de les faire voir.” Rainier Lericolais

Que traque le trait d’Antoine Ronco, si ce n’est la part invisible qu’évoque Rainier Lericolais ? Tapie dans l’énergie d’un faisceau de ligne, ou dans la vie et vibration autonome d’un objet, cette dimension du réel affleure partout dans ses dessins d’après nature, un caractère d’étrangeté que l’artiste capture dans l’observation rationnelle comme dans l’auto-hypnose légère, lorsque l’esprit est là sans y être et peut se déprendre des conventions

Cette graphie habitée, rétive aux retouches, Antoine Ronco la met parfois au service d’espaces domestiques assez banals, des chambres et des lieux de vie qu’il saisit souvent en plongée, pour étaler l’espace et y faire entrer le plus d’objets possibles, quitte à le voir ployer. On note clairement chez l’artiste une attirance pour le débordement contenu, pour ce qui glisse vers la densité et courtise le pli. La chambre d’étudiant qu’il met en scène dans *Overlook* (2010) confirme cette affection pour les capharnaüms saturés, amas de livres en équilibre instable, vêtements bouchonnés et objets en tous genres éparpillés au sol. De subtils aménagements du réel sont perceptibles ici et là, de minces failles de fiction où l’étrange s’immisce : la tapisserie reprend le motif de la moquette de l’hôtel Overlook dans le film *Shining*, l’extrémité d’une jambe surgit d’une pile de vieux papiers et les emballages alimentaires perdent leurs logos rassurants... Autant de lignes de fuite vers le fantastique, que cette prolifération quasi-autonome

suggère, que la vacillation lancinante du trait confirme. Autre espace, autre vertige prolifère : lorsqu’Antoine Ronco arrive à Pontmain, il joue pleinement le jeu de la résidence et part en quête d’un sujet local. La casse du village retient son attention, pour son brutal charisme à la fois chaotique et extrêmement composé. Sur le motif, il travaille par assemblage, carton à dessin et feuilles sur les genoux, puis recolle ultérieurement ces fragments sur Photoshop. Dans l’espace d’exposition, il investit le plus grand des murs pour déployer au feutre Posca cette concentration en format XXL. De loin, la masse foisonnante évoque un nuage ou rappelle les circonvolutions complexes d’un cerveau. De près s’imbriquent inextricablement tondeuses et voitures, tuyaux et frigos, coffres et claviers, fatras de cables et débris non identifiables. Antoine Ronco préserve la spontanéité d’une graphie tremblée, qui fouille dans chaque rebut le relief cabossé et lui injecte une forme d’énergie : un bourdonnement visuel. L’attention est captée au fil des lignes qui bouleversent les échelles, aplatissent les volumes, et s’agrègent parfois à la limite de l’abstraction. Quête exploratoire du paysage, le wall drawing d’Antoine Ronco choisit ainsi de ne pas choisir : entre ordre et chaos, lisibilité et illisibilité, présence et absence de l’humain, il prend tout. Cette dernière problématique — la présence-absence de l’homme — revient sensiblement dans la série des *Potagers* (2008-2011) que l’artiste prolonge en résidence. Parcelles de nature et culture, sphères privées et publiques, les potagers sont de petits territoires paradoxaux où se lit en creux la personnalité de ceux qui les façonnent. L’artiste s’empare des multiples facettes du sujet — naturaliste, sociologique et architectural : s’il inventorie les réseaux de veines et de nervures, le pullulement interne des lignes inscrites dans une feuille de chou ou l’entrelacs virtuose de tiges de graminées, il cerne tout autant l’architecture imposée au végétal, la domestication verticale induite par les tuteurs et les pots suspendus, la margelle horizontale qui combat l’invasion. L’analogie qu’il développe entre espaces potagers et tombes laissées en déshérence éclaire encore la nature du projet : évoquer l’entre-deux, mélange de maîtrise et de laisser-faire, de rituel et d’abandon, de carpe diem et de memento mori. Dans la sobriété du noir et blanc, la profusion s’écrit avec finesse et légèreté, en suspens sur la feuille de papier — symptôme d’un monde flottant dont la vie secrète s’entraînerait, optique et hypnotique. Aux confins du réel, à la lisière du visible, là où se cueille l’étrange.

Eva Prouteau

**Texte d’Eva Prouteau extrait du catalogue d’exposition *Résidence 2011*, Centre d’art de Pontmain**